

L'engagement en politique

Introduction :

En tant qu'étudiants en sciences politiques, cette expression ne nous ait pas inconnu. Une partie d'entre-nous a choisi ces études car ils se sentaient concernés par l'organisation de la société, par les inégalités, par le contexte international ou par d'autres faits de société sur lesquels nous souhaiterions influencer un peu, à des échelles différentes. La majorité d'entre nous, à l'image de la plupart des français ne sommes pas encartés, mais certains ont choisi de défendre leurs idées en s'engageant dans un parti politique, pour y être militant ou élu, pour participer au pouvoir politique. Malgré une apparente simplicité, il n'est pas aisé de définir l'engagement en politique. Il est une composante de l'engagement politique lui-même, qui est beaucoup plus large que la seule adhésion à un parti. On nous l'a souvent répété, le politique c'est-à-dire la vie de la cité dans son ensemble, est bien plus vaste que la politique qui concerne le domaine où s'exercent les programmes d'actions et l'organisation de l'Etat. Les mouvements sociaux, les associations, les syndicats, les manifestations, les ONG, les groupes de pressions sont autant de composantes de la vie politique. Elles influent d'ailleurs bien souvent sur les décisions des partis mais ne cherchent pas la prise de pouvoir par le biais de la représentation électorale. La politique est synonyme de lutte entre les partis, d'une forme de combat symbolique pour prendre le pouvoir et diriger le pays. Ce n'est pas pour rien que le mot « militant » vient du latin « miles » qui signifie soldat. Les militants sont la force vive des partis. Il est donc ici d'abord question de l'engagement en tant que militantisme au sein d'un parti politique donné. C'est un engagement total par le « bas », c'est-à-dire par la base de la société.

Il s'agit de comprendre pourquoi les individus, et plus particulièrement les jeunes choisissent l'engagement en politique ? Quels sont les facteurs qui les poussent à faire ce choix ? Qu'est-ce qu'ils tirent de cette expérience ?

Les partis politiques ont connu des mutations depuis la fin de la guerre froide et la chute de l'URSS., surtout le Parti Communiste qui après la guerre totalisait pourtant près d'un tiers des voix des Français. Assiste-on à une fin des engagements politiques totaux ?

I/ L'engagement en politique par le militantisme.

Le militantisme et la participation électorale semblent connaître une forte érosion, les partis sont affaiblis, pourtant ils restent toujours au centre de la vie politique et médiatique du pays. Qui sont les militants aujourd'hui et pourquoi décident-ils de s'engager en politique ?

A. La relative mauvaise image des partis politique.

Avant de comprendre qui sont les militants, il faut comprendre pourquoi l'acte de militer et de faire partie d'une organisation politique est plus marginal aujourd'hui qu'il y a trente ans.

Pierre Bréchon remarque que si le niveau d'étude des jeunes augmente, leur intérêt pour la politique n'est pas forcément plus prononcé que celui de leurs aînés¹. Au contraire la politisation progresse chez les personnes âgées alors qu'elle s'effrite chez les jeunes. Le terme d'« intérêt politique » est souvent connoté négativement. Les français semblent avoir une image de plus en plus mauvaise des hommes politiques et de « la politique politicienne ». Cela ne signifie pas que les individus ne se sentent pas concernés par les sujets de société, au contraire, mais ils pensent pour 60% d'entre eux que les hommes politiques sont corrompus et qu'ils ne s'intéressent pas à eux. Ils se sentent pourtant en majorité capable de la comprendre, car l'amélioration de l'éducation semble avoir développé la compétence politique des individus mais parallèlement ou par conséquent, ces derniers sont devenus plus critiques envers elle.

Comme les hommes politiques qui les composent, les partis politiques ont une mauvaise image dans l'opinion publique française : en 2005, 81% des français déclaraient dans un sondage n'être plutôt pas confiants contre seulement 14% plutôt confiants en les partis politiques². De plus, le renouvellement de la classe politique est très lente voire quasi inexistante comme le démontrait déjà William R. Schonfeld en 1980³. Il nous semble aujourd'hui que Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal étaient des petits nouveaux dans le champ politique alors que le premier a commencé la politique en 1974 à l'UDR et que la seconde a adhéré au parti socialiste en 1978.

A chaque présidentielle le nombre de candidats augmente, tous les petits parti voulant faire entendre leurs voix mais au final la force de ces derniers ne cesse de diminuer. Malgré une bipolarisation de la vie politique depuis les cinquante dernières années, les partis politiques français sont plus faibles que ceux de nos voisins européens.

Cependant s'ils connaissent un affaiblissement certain et une confiance très limitée de la population, les partis restent l'enjeu central de la vie politique française. C'est eux qui mettent en place les programmes que défendront les candidats au niveau national. Ces programmes ne doivent pas être simplement une agglomération d'idées généreuses ou d'utopies mais doivent répondre à l'attente des différents groupes sociaux, ils doivent donner envie aux individus de voter pour le candidat du parti et apparaître crédibles. Les partis politiques jouent un rôle très important dans le choix des candidats et plus particulièrement dans le choix des élites et des dirigeants et il est difficile de se faire élire sans l'appui d'un ou plusieurs partis. L'affrontement des partis, les élus mais aussi les militants sont fortement médiatisés et ceci a été renforcé récemment par un phénomène de « peoplisation » de la vie politique. Les médias discutent d'avantage des personnalités des hommes politiques que de leurs idées.

¹ Pierre BRECHON *Comportements et attitudes politiques*, politique <en plus>, Pug, p. 21.

² Ibid p. 65.

³ William R. SCHONFELD *La stabilité des dirigeants des partis politiques* in *Revue française de sciences politiques*, Année 1980, Volume 30, Numéro 2.

Le nombre de militants n'a été réellement important que pendant et après la Libération : 1.5 millions d'adhérents dont la moitié au Parti Communiste, 400 000 au RPF et 340 000 pour la SFIO. Cette apogée du militantisme n'a pas duré très longtemps. En effet, à cette époque les français étaient conscients de l'importance des partis pour reconstruire le pays mais rapidement ils sont déçus par la 4^{ème} République et ne sont plus que 450 000 adhérents pour toutes les forces politiques au début de la 5^{ème} République. Le chiffre remonte dans les années 1970 pour finalement retomber aujourd'hui à moins de 500 000, un des plus mauvais scores de toute l'Europe de l'Ouest. Les différences s'expliquent bien sûr par la culture et par la disparité en terme de systèmes politiques mais on observe tout de même une baisse générale de la fréquence d'adhésion générale qui s'expliquerait, toujours selon Pierre Bréchon par la montée de l'individualisme: « Comme d'autres types d'organisations, les partis ne font pas recette, ils sont facilement contestés, on veut bien leur reconnaître une certaine utilité mais l'adhésion est freinée par le désir de rester libre de ses choix, libre de critiquer, non embrigadé. »⁴ Pour la plupart ils préfèrent les mobilisations à court terme, comme les manifestations populaires plutôt que l'appartenance à un parti sur le long terme. Ils préfèrent aussi participer à la vie sociale du pays en empruntant d'autres voies comme les associations, les syndicats, mouvements sociaux ou encore ONG, plus spécialisés sur des sujets aussi variés que le féminisme, le droit du travail, l'environnement, le droit des immigrés, les sans-abris etc. Ces engagements sont d'ailleurs plus valorisants socialement que l'engagement partisan qui n'a pas bonne presse. Alors pour attirer les militants, les partis tentent de se rendre plus accessibles et plus démocratiques. Ils facilitent l'adhésion, notamment en permettant aux adhérents de s'inscrire sur internet. Ils tentent aussi d'associer les militants aux décisions prises, et mettent en places des primaires où le militant peut choisir le leader du parti ou voter pour leurs représentants dans les principales élections. Ces techniques se trouvent être plutôt efficaces car le Parti Socialiste et l'UMP ont vu augmenter le nombre de leurs militants pendant les années 2005, 2006 et 2007.

B. Le profil du militant et ses motivations.

Qui sont les militants ? D'abord il faut les distinguer des simples adhérents. Tous ceux qui prennent leur carte dans un parti ne sont pas forcément actifs. Il existe des membres « dormants », c'est-à-dire sans activité au sein du parti, et qui ne prennent parfois même pas part aux décisions décisives : comme pour l'UMP où seulement 70 830 cotisants sur 132 922 membres ont voté pour Nicolas Sarkozy comme président du parti en 2004. On remarque qu'une plus large partie des membres socialistes participent aux votes des motions (83%) mais ces chiffres prouvent que certains adhérents sont totalement inactifs. Une partie des adhérents sont militants réguliers sur une longue durée, d'autres choisissent de

⁴Ibid p. 69.

participent pendant les campagnes ou les enjeux politiques ponctuels et un bon nombre ne sont que de passage l'organisation car ils sont rapidement déçus par le temps trop important à consacrer au Parti, par les décisions qui sont prises ou par les candidats. Parmi les jeunes interrogés, M., étudiant de 21 ans en science politiques fait parti des adhérents inactifs du MJS (Mouvement des jeunes socialistes). Il s'est engagé pendant les présidentielles de 2007, il a participé aux collages des affiches et à la distribution des tracts pour soutenir la candidate socialiste mais ne participe plus à aucune réunion ou action depuis.

Les militants sont d'avantage des hommes que des femmes et en moyenne âgés. Les militants les plus âgés sont les plus fidèles et le renouvellement des générations semblent difficile. A gauche, les militants anciens sont souvent issus du milieu ouvrier et ont rejoint le parti après une activité syndicale dans les entreprises. Ils sont critiques sur l'engagement des jeunes et pensent que le militantisme est en voie de disparition⁵. Les militants appartiennent le plus souvent aux classes moyennes voire supérieures. Au parti socialiste en 1981, les militants les plus engagés sont surtout des cadres supérieurs de la fonction publique avec un haut niveau social et un haut niveau d'étude⁶. Au contraire les partis de droite attirent les cadres du privé et les professions indépendantes. Les catégories populaires sont moins représentées même au sein des partis de gauche. L'engagement est plus fréquent chez les individus imprégnés d'une forte politisation, bien insérés dans la société et qui veulent participer à la vie collective.

Le militant ont selon Abdelmajid Bennour « une vision plus ou moins consciente et structurée du monde et développent en conséquence un certain prosélytisme ». Certains auteurs pensent que le militant se reconnaît d'abord par son engagement idéologique. Il diffère en cela du bénévole qui n'est pas forcément militant. Il a une idée claire sur la société, il veut changer les choses et se mobilise pour faire évoluer l'Etat vers une société meilleure.⁷ Il fait preuve d'altruisme son sens civique qui le guide dans son action. J., étudiante en sciences politiques de 21 ans parle avant tout de sa conception de la politique lorsqu'on l'interroge sur les motivations premières de son engagement au MJS. Elle nous dit que « la politique est quelque chose qui m'appartient et qui doit appartenir à toute la société et pas seulement aux élites, chacun à son rôle à jouer et doit à sa mesure, prendre part au débat ». C'est avant tout pour défendre cet idéal de société qu'elle a décidé de s'engager.

Un autre courant qui connaît un succès important en cette période de suspicion envers la politique, estime que les militants s'engagent pour défendre leur propre intérêt personnel et pour en recevoir une certaine gratification matérielle ou symbolique. L'engagement permet en effet d'accroître le réseau amical et même professionnel, le niveau de connaissances et

⁵ Abdelmajid BENNOUR *Logiques de participations citoyennes*, Solidarité, contestation, gestion, L'Harmattan, Logiques sociales, p. 118.

⁶ Monique DAGNAUD, Dominique MELH, *Profil de la nouvelle gauche*, Revue Française de sciences politiques, année 1981, volume 31 Numéro 2, p 372 – 393.

⁷ Op.cit. *Comportements et attitudes politiques* p. 70

d'expérience. Il permet de créer des liens avec les décideurs politiques et économiques ce qui permet de trouver des débouchés et une clientèle pour les professions indépendante. Enfin en devenant notable ou en se faisant élire, il peut jouir de sa médiatisation. Au final, l'engagement repose sûrement sur un mélange des deux motivations. L'idéologie tient une part importante dans le militantisme mais s'accompagne souvent du désir d'une certaine rétribution. Pour B., étudiant en sciences politiques de 21 ans et adhérent à l'UMP, l'engagement en politique est un complément à son engagement associatif : « Mon « activité politique » me permet de nouer des contacts avec un ensemble d'interlocuteurs qui m'aident à développer l'association que je préside. Ils m'accordent leur autorisation pour organiser une manifestation sur une commune par exemple ou bien ils m'orientent pour les démarches de l'association au sein de l'administration. Aussi, cet engagement traduit une envie réelle d'être utile, actif et de participer à la vie de la société. J'ai la conviction que la politique ne doit pas être une sphère inaccessible et que chacun doit pouvoir s'investir en son sein en apportant ses idées et sa détermination. » S'il est engagé c'est non seulement pour participer et défendre ses idées mais il utilise aussi ses contacts pour progresser personnellement. « L'avantage d'être engagé et actif au sein d'un parti (d'autant plus pour nous étudiants « politistes ») réside dans les contre parties que nous pouvons obtenir. J'ai ainsi pu obtenir un stage via le député. »

II/ Analyser l'engagement extrême.

Dans le paragraphe précédent, nous avons insisté sur l'idée que les militants sont en majorité des individus bien insérés dans la société, très politisés et bien socialisés. Pourtant lorsqu'on observe les militants dans les extrêmes, les raisons et les enjeux de leurs engagements diffèrent sensiblement.

A. L'engagement à l'extrême gauche.

L'engagement à l'extrême gauche, malgré qu'il soit devenu marginal après la chute de l'URSS et l'effondrement des partis communistes n'a suscité dans les pays d'Europe de l'Ouest la même peur qu'ils ont pût susciter aux Etats-Unis. Présents sur la plupart des enjeux sociaux dont se sentent concernés une majorité des français, l'extrême gauche attirent la sympathie ou en tout cas pas une franche antipathie d'une grande partie de la population et cela malgré des résultats électoraux faibles. Il faut cependant faire remarquer que les partis positionnés à la gauche de la gauche sur l'échiquier politique sont nombreux et incapables de se mettre d'accord sur une alliance. Au final en 2007, ils comptabilisaient difficilement 10.23% des voix, tous ensemble et ne dépassaient pas les 4.5% séparément. L'étude de Maurice Croisat et Jacques Derville sur les militants du parti communiste présentée ici date de 1979. Elle n'est donc pas vraiment récente mais permet cependant de comprendre le comportement des militants communistes et les facteurs qui favorisent leur socialisation

politique et leur engagement⁸. Les auteurs retirent d'abord de leur enquête que les militants communistes souhaitent en particulier : « une transformation de la politique française qui fasse disparaître l'injustice et la pauvreté ; une formation politique ; un épanouissement personnel ». Le premier facteur de socialisation de ces militants est l'influence du milieu familial et professionnel. En effet, 66.3% de l'échantillon choisi par les auteurs ont été élevés dans une famille de gauche et 46% dans une famille où au moins l'un des membres au moins était militant communiste. Pour 70% de ces militants, l'engagement communiste s'inscrit dans le prolongement ou la radicalisation du choix des parents. A contrario, seulement 3.9% semblent avoir choisi cette voie pour marquer une rupture avec leur environnement familial. Pour la plupart, l'entreprise est « un prolongement naturel de la cellule familiale ». 41.5% des militants étaient déjà adhérents aux jeunesses communistes ou à d'autres organisations similaires. L'influence du travail sur l'engagement des jeunes qui n'ont pas été élevés dans des familles communistes est décisive car leur politisation s'est faite au contact des autres travailleurs syndicalisés et adhérents au mouvement. Ensuite le fonctionnement du parti « s'apparente à une forme particulière d'éducation permanente, puisque pour le Parti, toute activité à une dimension pédagogique » à différents niveaux et sous différentes formes : l'action militante en elle-même, avec des débats réguliers, des manifestations, les campagnes électorales et les fêtes du parti sont des moments où « l'intention pédagogique est insistante » ; la presse communiste ensuite et particulièrement *l'Humanité* participe à la formation politique en s'adressant aux militants et aux sympathisants communistes et permet le relai des différentes propositions, débats et des décisions des leaders ; les institutions directement éducatives, c'est-à-dire le réseau d'école mises en place par le Parti pour former des cadres, qui ont pour fonctions « la transmission du savoir des valeurs et des traditions ». La participation régulière à des cellules qui favorisent le débat semble aussi donner aux jeunes militants l'impression d'avoir une importance au sein du parti puisqu'ils peuvent tous donner leur avis et participer aux réunions même si la liberté de parole n'empêche pas le respect d'une certaine hiérarchie par échelon dans le parti. Les facteurs affectifs sont capitaux si l'on veut comprendre pourquoi les militants d'extrême gauche sont particulièrement actifs. La passion et les liens très forts presque familiaux entre les camarades font du parti une microsociété très hiérarchisée mais très unie. Si les auteurs ici ne prennent pas partie, ils semblent quand même assez proches du mouvement communiste, ce qui n'est pas le cas de Marc Angenot qui fustige l'image du militant prolétaire, considéré dans le Parti comme seul détenteur de la Vérité qui n'est poussé par aucun intérêt personnel mais qui veut réaliser le bien commun⁹. Le militant était devenu le martyr et l'apôtre de la religion politique

⁸ Jacques DERVILLE ; Maurice CROISAT, *La socialisation des militants communistes français*, Eléments d'une enquête dans l'Isère in *Revue française de sciences politiques*, année 1979, volume 29 numéro 4, p. 770-790.

⁹ Marc ANGENOT, *Masses aveulies et militants virils* in *Politix*, *Revue des sciences sociales et du politique*, Année 1991, Volume 4, n° 14.

ducommunisme, son existence est « un combat constant, une suite interminable de souffrances morales et physiques »¹⁰ où le militant fait le sacrifice de sa vie au service de la cause. Il dénonce l'aveuglement des masses par la propagande socialiste qui divise fondamentalement la société entre bourgeois et prolétaire, patrons et salariés, « parasites et producteurs ». Cette propagande qui devait « convertir de proche en proche toute la classe des exploités à « l'Idée » révolutionnaire et collectiviste », c'est-à-dire donner une conscience à la classe des exploités afin qu'ils commencent leur émancipation car la masse est aveugle, plongé dans une « torpeur perpétuelle » alors que les militants du parti sont une « armée organisée » qui se caractérise par la conscience, l'énergie et l'abnégation (consécration à la cause du Peuple). L'auteur remarque que si l'égalitarisme est le mot d'ordre du programme communiste, le militant a cependant une place particulière, il est désigné comme étant « fait d'une étoffe spéciale », il s'agit d'un « être d'élite »¹¹. C'est aussi de préférence un « mâle viril », car la virilité est la « vertu suprême du militant » car il doit avoir de l'énergie et de la combativité dans la guerre contre les capitalistes bourgeois. En d'autres termes, tous ces discours propagandistes et l'organisation du parti ont pour but d'asservir les militants qui deviennent les bons soldats du parti, lui-même sous le commandement de l'URSS jusqu'en 1989. Aujourd'hui l'extrême gauche et particulièrement le parti communiste pâtit de cette image de parti proche de la secte religieuse, qui lave le cerveau de ces adhérents à force de slogans et de théories sur la fin de l'Histoire et de l'Etat bourgeois. La Révolution n'a jamais eu lieu en Europe et à la fin de l'URSS, les militants se sont réveillés et se sont sentis trahis. Le PC a progressivement perdu les voix des ouvriers, eux-mêmes en forte diminution dans une économie moderne tertiarisée où les salariés ont pris la place des ouvriers. Un grand nombre de ces ouvriers déracinés se sont d'ailleurs tournés vers l'extrême droite.

B. L'engagement à l'extrême droite.

L'autre parti qui fait peur aux français, bien plus que le parti communiste, c'est le Front National. On se souvient aisément de la consternation de la plupart des français en 2002 lorsque Jean Marie Le Pen est arrivé 2^{ème} aux présidentielles, devant le candidat socialiste Lionel Jospin qui a annoncé alors son retrait de la vie politique. Les réactions de chaque côté, à droite comme à gauche avaient été alors violentes et les taux de participation au second tour avaient atteint des sommets. Des milliers de personnes avaient alors manifesté dans la rue contre le Front National. Valérie Lafontremarque que l'engagement au Front National est associé à des images négatives et dévalorisante dans les représentations majoritaires¹². Il est même jugé dangereux pour la démocratie dans la plupart des pays d'Europe. Pourtant le Front National, à l'opposé des autres partis où le militantisme est en déclin, connaît pourtant un fort

¹⁰ ALLEMANE (J.) Le parti ouvrier, 6 juin 1890 p. 1. in Marc ANGENOT op.cit.

¹¹ *Tribune socialiste*, Bayonne, 5 janvier 1908 p. 1. in Marc ANGENOT op.cit.

¹² Valérie LAFONT, *Les jeunes militants du Front National : Trois modèles d'engagement et de cheminement* in *Revue française de sciences politiques*, Année 2001, Volume 51, Numéro 1.

dynamisme partisan. C'est une exception dans la conception de la politique moderne où les politiques et le militantisme sont mal vus par l'opinion publique. Les carrières des militants frontistes se forment donc dans un contexte social qui leur est franchement hostile. L'auteure compare ces trajets aux « carrières déviantes » qui sont déterminées dans l'œuvre de Howard Becker : *Outsiders, étude de sociologie de la déviance*. Selon Valérie Laffont en effet « le processus de marginalisation et d'exclusion des sphères sociales et politiques consécutifs de l'entrée au FN, stimule en retour la capacité intégratrice du FN, transformant le groupe militant en un monde de substitution qui permettrait de compenser les trajectoires sociales désocialisantes et de renverser les stigmates sociaux et politiques ». En d'autres termes, les militants rejetés par la sphère sociale classique se réfugient dans le parti comme dans un monde à part, un monde de substitution. Elle dégage les trois facteurs qui peuvent expliquer le choix du Front National : d'abord comme pour les militants communistes, la transmission de la pratique politique se fait principalement par héritage familial mais peut se faire aussi en rupture avec ce dernier. Certains événements extérieurs politiques ou biographiques dramatiques peuvent brusquement faire basculer des individus vers le Front National. Enfin, il en a déjà été question plus haut, les jeunes ne se reconnaissent plus dans les partis traditionnels gauche/ droite. Les jeunes qui prennent cette voie ont souvent eu une socialisation politique défailante, ils n'ont pas « intégré activement les espaces de la citoyenneté » et sont menacés par la marginalisation sociale et professionnelle, par le chômage et la mutation de la société urbaine et industrielle. Ces jeunes refusent de considérer la division gauche/ droite comme pertinente pour juger de leur positionnement politique, en majorité ils ne veulent pas se placer sur une échelle politique car ils considèrent que leur engagement et leur combat se situe au dessus de cette distinction et englobe le tout.

Pour illustrer son étude, elle a rencontré et interrogé un grand nombre de militants de tout âge et de tous milieux sociaux. Parmi les jeunes, trois ont retenu particulièrement son attention car ils éclairent les trois principales raisons qui poussent les jeunes à s'engager pour le Front National. Le premier, Philippe, représente la parfaite continuité politique familiale. Il est issu d'une famille aristocratique, ses aïeux étaient conseillers du roi à partir d'Henry IV, se sont enfuis pendant la Révolution pour revenir sous la Restauration. Ils sont ensuite devenus notaires, le grand-père était pétainiste et le père a milité pour Tixier-Vignancour et s'est placé au côté de l'OAS pendant la guerre d'Algérie. Tous ses frères, sa famille proche et éloignée sont au FN. En arrivant au collège privé, il est considéré avec ses frères « comme des bourgeois rétrogrades, on est les châtelains du coin, on est des aristos et les curés ils aiment pas ça » il rentre alors dans un collège public « j'arrivais en 6^{ème} tout de suite catégorisé par les professeurs et aussi par les élèves ». Alors qu'il n'était pas encore investi dans aucun parti, les autres le considéraient déjà comme un extrémiste. Se sentant de toute façon rejeté par les autres, l'engagement au Front National est devenu logique, inéluctable. On saisit mieux la

difficulté de certains individus, qui en dépit de leur liberté de construire eux-mêmes leur propre destinée, sont limités par le poids de l'héritage de la famille et qui dans même dans leur choix de la continuité ne peuvent adapter au temps présent les mêmes représentations que ces ancêtres. En effet Philippe en acceptant de rentrer au Front National, un parti populaire qui participe aux élections renie s'une certaine manière son héritage monarchique. Ayant échoué à rentrer dans les grandes écoles, le Parti lui permet de construire une carrière et d'avoir un statut tout en répondant à terme les normes familiales.

Le second militant présenté est un modèle de rupture brutal avec le milieu politique des parents. Marc est né dans une famille communiste, ses parents sont ouvriers en milieu rural dans la banlieue parisienne. Après avoir côtoyé pendant des années les militants des Jeunesses Communistes, il souhaite s'engager dans l'armée car il est attiré par les valeurs de camaraderie, d'honneur, de dévouement et de sacrifice. Il est déçu par l'armée et en revenant dans le civil il commence à militer pour le FN qui lui sembla alors le parti le plus proche des problèmes qu'il rencontre dans son HLM et qui était aussi un parti proche du militarisme où il pouvait d'avantage défendre ses idées, ce qui lui était interdit dans l'armée. Il a des problèmes d'identité il a du mal à trouver sa place entre attachement aux valeurs traditionnelles et à la terre et chômage et crise économique. Pour lui le Front National parle aussi aux pauvres, à la classe populaire dont il est issu, il n'y a donc que peu de différences entre les deux communautés.

Enfin le dernier exemple est celui de Blanche, née dans la banlieue d'une grande ville, ses parents sont ouvriers. Elle ne s'intéresse pas à la politique jusqu'au jour où son compagnon lui-même militant, la pousse à assister à des réunions du FNJ. Pour « ne pas rester seule à la maison », elle milite alors avec lui. Pour elle c'est avant tout un groupe d'amis dans lequel elle se sent insérée avant d'être un rassemblement politique. Après un parcours professionnels parsemé d'échecs et une difficulté à se sentir insérée socialement, le FN lui a donné un mari, une opportunité de dépasser sa timidité naturelle et de prendre des décisions et un groupe d'amis, un monde à part qui lui ouvre les portes d'une « carrière alternative » qui répond à son besoin d'intégration social. L'engagement de Blanche n'est pas lié directement à sa politisation mais à sa trajectoire sociale et affective négative. Ce trajet particulier de Blanche prouve bien le pouvoir intégrateur et socialisateur du Front National : « la pertinence de ce « monde à part » se crée dans l'émotion lors des manifestations collectives (soirée, sortie, meeting, université d'été...) propices aux manipulations symboliques ». Le discours idéologique, connaît une force beaucoup plus grande que celle des partis classiques car il a pour but de changer l'Histoire en modifiant la hiérarchie des références historiques, il offre en tout premier lieu du rêve et l'espoir d'un autre avenir, d'un avenir meilleur.

L'engagement au FN est assimilé ici à l'appartenance à une contre-culture. C'est le groupe en marge de la société qui façonne progressivement les individus en leur donnant de nouvelles

références et de nouvelles normes et qui leur fournit en même temps une identité sociale forte. Le parti va garder longtemps ses militants car comme l'expliquent les militants « une fois que tu as fait une critique radicale de la société, tu ne peux plus revenir en arrière. » L'autonomie vis-à-vis du parti est limitée à partir du moment où l'engagement est radical et désapprouvé par les autres.

Conclusion :

Pour conclure, il faut insister sur le caractère relativement marginal dans la société contemporaine du militantisme politique pur. Pour ces quelques individus, le parti représente une voie pour exprimer leurs idées, de continuer dans la tradition familiale ou un espoir de changer les choses, de laisser sa trace mais aussi parfois une manière de défendre des intérêts personnels ou économiques. On l'a vu dans les cas d'engagement les plus extrêmes, le Parti devient parfois une sorte de famille de substitution, un monde « parallèle » à la société réelle, mue par une logique propre : l'idéologie. Si la démocratie est bien implantée depuis la guerre en France et qu'on imagine plus aujourd'hui un parti politique extrémiste prendre le pouvoir, les engagements « totaux » n'ont cependant pas disparus même s'ils restent minoritaires.

Le parti socialiste et l'UMP considèrent que l'élection pendant les primaires du candidat par les militants est une façon d'améliorer la démocratie, ils ne prennent pas en compte la baisse du militantisme. Au final, le candidat de chaque parti présenté à la Nation pendant les élections aux présidentielles n'est représentatif que d'une toute petite partie de la population, une poignée de militants qui auront participé au vote pendant les primaires. Le vote ne devrait-il pas comme dans certains Etats des Etats-Unis être ouvert à la participation des sympathisants ? Les Français ont été passionnés récemment pendant les débats du traité constitutionnel de l'Europe, par les présidentielles françaises et américaines. Ils ne sont donc pas sourds aux problèmes de société et aux décisions politiques qui doivent être prises dans le pays. Sans devenir forcément militants, les Français en votants pendant les primaires, seraient en mesure de participer d'avantage au choix des décisionnaires.